

FUTURIKON FILMS PRÉSENTE

CHRONIQUES

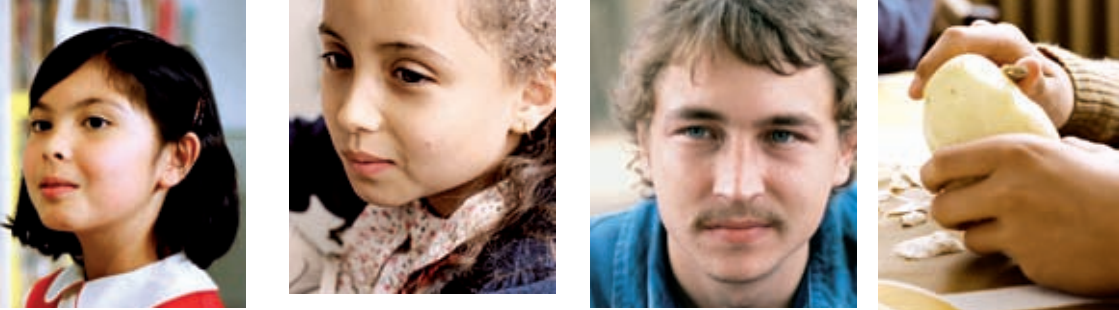
D'UNE

COUR

DE

RÉCRÉ

UN FILM DE **BRAHIM FRITAH**



Jour2Fête présente
Une production **Futurikon Films**

CHRONIQUES D'UNE COUR DE RÉCRÉ

Un film de **Brahim Fritah**



France - 2012 - 1h25 - DCP

SORTIE 5 JUIN 2013

Distribution
Jour2Fête
Sarah Chazelle & Etienne Ollagnier
01 40 22 92 15
contact@jour2fete.com

Presse
Annie Maurette
01 43 71 55 52
annie.maurette@gmail.com

DP ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR
www.jour2fete.com



SYNOPSIS



Pierrefitte-sur-Seine, 1980.

Brahim, 10 ans, habite avec sa famille dans l'usine de construction de grues dont son père, d'origine marocaine, est le gardien.

Les films à la télé, la cour de l'usine, celle de l'école, les potes, constituent son univers. Un royaume apparemment aussi immuable que la vieille grue qui nourrit son imaginaire jusque dans ses rêves, la nuit. C'est une période pleine de nouveautés pour le jeune Brahim. Il se lie d'amitié avec Salvador, qui lui raconte son Chili, Pinochet, son père disparu. Il découvre aussi la photographie, sa nouvelle passion, grâce à un vieil Instamatic Kodak.

Mais à l'usine, on annonce une délocalisation du site dans le Sud de la France. L'usine ferme, la famille doit emménager ailleurs...

ENTRETIEN AVEC BRAHIM FRITAH



CHRONIQUES D'UNE COUR DE RÉCRÉ s'inspire de votre enfance dans les années 80, le titre du film s'est-il imposé dès le départ ?

L'idée de la chronique était présente dès le départ : des vignettes, des photos passant de l'image au mouvement. C'est une vision impressionniste, avec des images, des sons, un récit ténu sur le principe d'une chronique. L'idée de raconter sa jeunesse n'est pas nouvelle ! Je voulais le faire en cassant les clichés qu'on peut avoir sur un réalisateur d'origine marocaine en France, en banlieue parisienne, qui décide de raconter son enfance. Le film démonte les stéréotypes et crée des images personnelles de cette époque, on n'est pas dans le rythme « film de banlieue ». Et le fait d'être dans les années 80 donne une distance temporelle au film, aux personnages, il y a les décors, les costumes, cela participe à l'idée d'impression.

Chaque plan a sa respiration propre, permanente...

Oui, l'histoire est là, avec un scénario écrit et réécrit qui devait s'adapter au budget, ce qui nous a aidé à aller à l'essentiel. Mais toujours dans le souci de laisser la place à la mise en scène et à des envies d'espaces, de lieux et d'être avec les personnages. Il y a beaucoup de solitude, peu de dialogues, c'est rarement explicatif. Je voulais traduire l'époque par des sons et des images, de façon impressionniste et sensitive, de manière très fabriquée pour arriver à quelque chose de sensible. Tous les plans sont travaillés mais on n'est pas que dans le contemplatif. L'humour et la poésie permettent de contrebalancer une façon de raconter le monde ouvrier, celui de l'immigration et celui de la banlieue, à l'inverse des images dramatiques, dépressives ou exclusivement comiques façonnées durant les derniers quinquennats. L'idée était de montrer un autre point de vue, de l'intérieur, le mien, avec l'idée de reconstitution de l'époque, mais en restant vivant et libre tant dans l'histoire que dans la forme. J'ai profité du soutien de ceux qui m'accompagnaient, chef costumière, chef décoratrice et chef opérateur, si bien que c'est un film qui me ressemble vraiment.





Le film met en perspective l'histoire ouvrière et celle de Brahim avec ses mésaventures, l'univers des adultes et l'univers des enfants. Comment avez-vous procédé pour équilibrer et rendre cohérente la cohabitation de ces deux mondes ?

On est toujours avec Brahim, dont les problèmes et les préoccupations peuvent sembler parfois superficiels. Je l'ai assumé du début à la fin. On n'est pas plus intelligent que lui, on voit ce qu'il voit. Son point de vue est parfois naïf, mais il est ouvert et sans préjugés. Il se nourrit de rencontres et au fur et à mesure devient de plus en plus mature.

Le film s'affirme et grandit en même temps que Brahim dans cette progression. J'ai utilisé des photos, des ralentis, des accélérés, des références à des réalisateurs plus ou moins connus, des vidéos et une galerie de personnages assez étoffée. Brahim fait preuve dès le début du film d'une imagination très riche. Il enferme ses rêves dans des bouteilles et le récit va tisser peu à peu cet imaginaire.

Ce sont des images très précises dans ma mémoire qui sont à l'origine de CHRONIQUES D'UNE COUR DE RÉCRÉ, lumières, odeurs, sons, que l'on a restitués très précisément. Il y a aussi la part d'inconscient, il fallait lui laisser sa place. Même si je l'ai voulu très maîtrisé, le film se base sur des souvenirs tout en racontant autre chose que je ne maîtrise pas forcément. Comme par exemple, à la fin, où la végétation reprend le dessus dans la cour de l'usine. C'est un autre univers qui s'installe.

Brahim a une relation très forte avec son père, qui ne parle pas beaucoup, mais exprime beaucoup de choses. La relation avec sa mère est moins présente.

Pourtant j'étais très proche d'elle dans la réalité. J'aurais voulu pouvoir mettre plus de détails chatoyants, mais pour ne pas surcharger, je me suis surtout attaché à sa présence, dans la maison mais aussi dans l'atelier de soudure où elle travaillait. Je précise que ma mère travaillait et ce, depuis l'âge de 18 ans. Ça offre un autre regard sur l'immigration des femmes, c'est rarement évoqué au cinéma et ailleurs, en général. Le rôle de la mère est joué par Dalila Ennadre qui est documentariste. C'est son premier rôle. D'ailleurs, l'apport des comédiens professionnels comme Vincent Rottiers (Moustache), Anne Azoulay (La maîtresse), Philippe Rebbot (Le directeur de l'école) ou Raphaël Ferret (Girardi) a été très important. Ils ont permis aux apprentis comédiens, enfants et adultes d'être toujours à l'aise, malgré les contraintes.

Le tournage a été assez court.

Oui, 25 jours ! Il nous fallait tout de suite des gens qui incarnent au mieux les personnages. Instantanément. Avec une dimension cinématographique, un rapport physique à la caméra et si possible du charisme. Le père, joué par Mostéfa Djadjam, est le lien entre l'univers de Brahim et celui de l'usine. Je voulais quelqu'un qui puisse jouer un personnage un peu rude, tout en retenue et qui respecte ses enfants.

Sur la représentation de la classe ouvrière, le film dessine des possibilités qui vont à l'encontre aussi des

schémas habituels. L'anecdote permet parfois d'aller à l'essentiel : ce qui peut nous sembler difficile est juste une fatalité pour un enfant. Un enfant s'adapte bon gré, mal gré aux turpitudes de la vie. La résistance est justement de se forger un imaginaire. Le gosse fabrique des images poétiques sans le savoir. On peut transcender un peu tout, même si ça ne guérit pas tout. Cet imaginaire est toujours ballotté, en mouvement, et cohabite avec la prise de conscience d'une réalité qui se dessine.

Vous étiez dans une économie plutôt drastique...

Oui et les décors des années quatre-vingt demandent quand même un peu de moyens ! On a fait un plan de travail au cordeau en prévoyant les angles de caméra pour pouvoir réutiliser certains éléments comme les voitures par exemple. Tout a été fait selon un petit budget et avec une année de décalage, une banque s'étant désistée une semaine avant le tournage initialement prévu. Mais le producteur, Philippe Delarue et toute l'équipe ont continué à croire au film. Cela nous a contraint à tout reprendre avec une extrême précision. Beaucoup de personnes occupaient deux à trois postes. Par exemple, le casting enfant et adulte a été suivi par Myriem Aouidad, également directrice de postproduction. Les chauffeurs faisaient aussi de la figuration, etc. Finalement ce report d'un an nous a permis de repenser le film, de façon drastique, mais sans sacrifier les envies artistiques. On a essayé d'utiliser les contraintes au mieux, pour ne pas les subir.

Et avec les enfants ?

Avec les enfants qui avaient du coup un an de plus aussi, la seule difficulté a été la postsynchronisation car pour certains leur voix avait mué ! Quant à Yanis Bahloul qui joue le rôle de Brahim, il rêvait d'être acteur depuis l'âge de 4 ans. C'est un bon souvenir, tous les enfants venaient d'horizons différents (et j'ai bien eu un copain chilien quand j'étais même !), c'était une joyeuse troupe où chacun a beaucoup apporté au film.

Vous avez tourné sur les lieux de votre enfance. Qu'avez-vous ressenti en revenant à Pierrefitte-sur-Seine ?

J'ai été choqué par la dégradation et la ghettoïsation générale. Il y a moins de diversité sociale. Je me suis dit que c'était dur pour les enfants, mais en les voyant, j'ai compris que cela reste une cour d'enfants où se vivent tous ces moments forts que l'on trouve en partie dans le film.

La résistance de l'enfance est bien là, en partie grâce à l'école et au travail des enseignants qui sont avec eux, au quotidien. C'est grâce à eux, que ces enfants et leurs parents peuvent résister, et espérer éventuellement des jours meilleurs...

Le choix de la musique

Thelonious Monk est en atonie permanente, en parfaite cohérence avec la poésie décalée du film mais les

silences sont également importants. Il y a eu un gros travail sur la bande-son. La direction musicale donnée au compositeur, Jean-Christophe Onno, allait de Hendrix, Sly & The Family Stone, Bob Marley, Erik Satie et des choses plus ludiques comme des génériques de séries des années 80. Je voulais que le son serve de tremplin pour l'imaginaire. Thelonious Monk est toujours en rupture de rythme tout en suivant toujours sa ligne, on a l'impression qu'il trébuche, que ça rebondit et qu'il appuie sur ses touches comme une batterie, c'est très rythmique, puissant, en déséquilibre mais on avance. Il y a là quelque chose d'enfantin dans la capacité à s'interroger et remettre en question ce qu'on fait. Monk a un côté un peu au bord de la folie, incertain et imprévisible cela a donné le «la» du film.



BRAHIM FRITAH

Né à Paris en 1973. Il a la double nationalité française et marocaine et a étudié à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris, section vidéo/photo.

Entre documentaire et fiction, il est à la frontière entre plusieurs pratiques artistiques. Il a actuellement des projets de longs et de courts métrages en écriture.



FILMOGRAPHIE

LE TABLEAU (2008)

Essai documentaire, France/Maroc. 45 minutes. 35/16mm.

Couleur, noir et blanc.

Production : Futurikon et Les Films du Passage (Maroc).

Contribution financière court métrage du C.N.C, 2006.

Avec les soutiens de la région Haute-Normandie, du Ministère du Travail, du FASILD, du fonds Image/Mouvement du CNAP et l'aide au sous-titrage UNIFRANCE. Meilleur documentaire au 19ème Festival d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine de Milan, C.O.E, Italie, 2009.

Sélection : Clermont-Ferrand, Caravane documentaire arabe à l'I.M.A, Festival d'Apt, Véronne, Bobines sociales, Festival documentaire de Fès, Maghreb si loin si proche, Exil et Immigration, Panorama des films du Maghreb, Milan, San Benedetto.

LE TRAIN (2005)

Fiction, 18 min. Noir et blanc. 35mm.

Production : Les Films Sauvages.

Diffusion sur TV5 et 2M TV (Maroc). Edition DVD.

Avec Mostéfa Djadjam, Raphaël Ferret et Aïssa Maïga.

Prix de qualité du C.N.C, 2006.

Second prix court-métrage fiction au 16ème Festival de Milan, 2006.

Prix du Jury, 22ème Festival du film méditerranéen de Lunel, 2006.

Sélections : Montecatini, New-York African Film Festival, Ankara, Véronne, Premiers Plans Angers, Saint-Benoit de la Réunion, Aubagne, Bucarest, Nancy, programmation en Russie (festival itinérant).

LA FEMME SEULE (2004)

Film essai, France/Togo. 23 min. Couleur. 35 mm/Photomontage.

Production : Les Films Sauvages.

Diffusions sur ARTE, TV5, CFI et 2M TV (Maroc).

Edition DVD et diffusion en médiathèques (France, Belgique, Luxembourg).

Prix spécial du jury national au 27ème festival de Clermont-Ferrand, 2005.

Prix de qualité du C.N.C, 2005.

Lutins du court métrage.

Meilleur documentaire au 56ème Festival international de Montecatini, Italie, 2005.

Meilleur court métrage au 6ème Festival du Grain à Démoudre, 2005.

Grand Prix du 18ème Festival de St-Paul-Trois-Châteaux, 2005.

Grand Prix et prix du public, 6ème Festiv'art de Limoges, 2005.

Meilleur documentaire au 2ème Festival international Bos'Art, Italie, 2006.

Mention spéciale Droits de l'Homme, au 3ème Indielisboa, Portugal, 2006.

Sélections : Locarno, Lussas, San Francisco, New-York African Film Festival, Milan, Cracovie, Kiev, DocFest Leipzig, Munich, Thessalonik, Tarifa, Ismaïlia, Dox-Box Damas, Nuremberg.

CHRONIQUE D'UN BALAYEUR (1999)

Documentaire/fiction. 22 min. Noir et Blanc. Vidéo/Photomontage.

Film de fin d'étude à l'ENSAD de Paris, autoproduction avec l'ENSAD.

Sélections : Cinéma du Réel, Dokfestival de Leipzig, Les Ecrans documentaires de Gentilly, Rencontres Henri Langlois, Poitiers, Biennale des Cinémas Arabes.

FICHE ARTISTIQUE

Brahim

Yanis Bahloul

Salvador

Rocco Campochiaro

Moustache

Vincent Rottiers

Le père

Mostéfa Djadjam

La mère

Dalila Ibnou Ennadre

Larbi

Billel Bouakel

Malika

Lilya Ibnou Ennadre

M. le Principal

Philippe Rebbot

Mme Morin

Anne Azoulay

Avec la participation de **Reda Kateb**

FICHE TECHNIQUE

Scénario

Brahim Fritah & Johanne Bernard

Réalisation

Brahim Fritah

Production

Philippe Delarue (Futurikon Productions)

Direction de la photographie

Pascal Lagriffoul

Montage

Catherine Manton

Son

Brice Cavallero

Musique

Jean-Christophe Onno



